Document generated on 05/16/2025 1:03 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sourire

Michel Samson

Number 111, Fall 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67121ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Samson, M. (2012). Le sourire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 39–42.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le sourire

Michel Samson

TISSERAND OU POÈTE, le matériau s'avère le même : un fil à dévider, petit à petit, avec méthode, précision. Un fil qui se veut peut-être celui d'Ariane… Qui sait ?

Il est des fils de nature fort différente : l'un sera de soie, glorieux et riche, l'autre de coton, utilitaire et universel ; fil de laine, chaleur naturelle ou fil synthétique aux miracles proclamés. Fil électrique. Téléphonique. Optique. Fil de cuivre, de fer, d'acier : fils métallisés aux multiples promesses.

Ce sont les fils torsadés qu'il faut suivre, sinueux frères métalliques d'où jaillissent pointes acérées et lames tranchantes. Ils courent en boucles au faîte des murs et coiffent les barrières, électrisants quand non électrifiés ; ils encerclent, enferment, oppressent.

Barbelés de Birmanie… On les trouve partout : insidieux, innocents, menaçants. Des milliers de kilomètres de fil : acier aiguisé afin de charcuter la liberté… Des millions de pointes acérées pour broyer toute velléité de protester !

Myanmar, pays du paisible sourire : cent mille bouddhas bénissent son âme que les barbelés n'asserviront jamais ! Voilà le fil de ce récit imprévisible et sinueux…

* * *

Manh Di Meinh naquit au village de Naung Taw, sur les rives du lac Inle. Fils de pêcheur, sa destinée semblait toute tracée : pêcheur il serait… Ce que croyaient ses géniteurs et ce qu'il pensait lui-même. Le destin est parfois étrange : il vous laisse l'impression que le monde est immuable et que votre existence s'inscrit en profondeur dans cet ordre inaltérable, jusqu'à ce que…

Un jour qu'il parcourait les sentiers des montagnes qui cernent le lac, Manh Di Meinh fit la rencontre d'un homme vêtu de la robe safran. Pour banale que fut cette circonstance

— ils se croisèrent sur une petite piste terreuse —, elle impressionna l'enfant qu'il était encore. Aucune parole ne fut échangée entre le moine et le garçon, à peine un bref regard ; pourtant, tout le poids du monde se déposa sur l'âme de Manh lorsque les yeux du vieux moine rencontrèrent les siens. Sans préavis, le jeune pêcheur fut pris du vif désir de se faire moine, de revêtir la robe safran et de parcourir les routes poussiéreuses du pays.

Il fit part de sa décision à son père, qui rit beaucoup avant de lui déclarer qu'il serait pêcheur et non pas moine ; que telle était sa destinée et que personne, jamais, ne pourrait rien y changer. Le fils réaffirma qu'il voulait devenir moine. Le père se fâcha et lui garantit qu'il serait pêcheur !

Manh Di Meinh ne devint ni moine, ni pêcheur. Avant qu'il eût atteint sa quatorzième année, il fut incorporé de force dans l'armée birmane et aussitôt expédié au front pour participer à la lutte contre les rebelles shans. Ainsi devint-il soldat des forces de la junte, lui qui ne savait rien de la politique et s'y entendait encore moins dans le maniement des armes… Mais à cet âge, on apprend vite.

Tuer : voilà tout ce que devait savoir faire le soldat birman. Nettoyer l'arme : facile ! Charger, viser, tirer : un jeu d'enfant ! Tuer… Peut-être que, dans le feu de l'action, un de ses projectiles avait atteint l'un des insurgés ; Manh ne pouvait jurer de rien et préférait ne pas y songer. L'essentiel, pour le jeune homme pragmatique qu'on l'avait forcé à devenir, était de survivre aux accrochages avec les rebelles, se nourrir et espérer une providentielle mutation vers une zone plus tranquille, loin des combats. Tels étaient désormais les espoirs de Manh Di Meinh, soldat birman.

Lors de la Révolution safran, l'unité du jeune homme fut rappelée d'urgence à Rangoon et dut prendre position à un carrefour de la ville. L'ordre était simple : ouvrir le feu contre la foule. Peu importait les pertes civiles, il fallait à tout prix rétablir l'ordre !

Le jeune soldat observait les moines et moniales accompagnés d'étudiants et d'ouvriers s'approcher. Lorsque l'ordre

retentirait, la salve faucherait pour de bon cette pitoyable revendication du peuple visant à obtenir un peu de justice.

L'ordre vint : Manh Di Meinh, comme tous ceux de son bataillon, pressa la détente de son arme. Il visait un jeune moine qui avançait en priant, les yeux fixés sur la ligne des uniformes embusqués derrière les barbelés qui obstruaient le carrefour. Quelque chose dans ce regard juvénile, serein, toucha le jeune soldat. L'image du vieux bonze en robe safran lui revint et il sut qu'il aurait dû se retrouver parmi ces manifestants, là, s'il avait pu influer un tant soit peu sur le cours de son destin. Au moment où la détente cédait sous la pression de son doigt, il fit dévier le canon de l'arme : comment se résoudre à abattre l'image de cet autre lui-même ?

Le projectile alla s'écraser contre une façade de pierre.

Après la répression des manifestations, le soldat Manh Di Meinh alla demander pardon aux bouddhas de la pagode Shwedagon, mais à la vue de son uniforme, les moines se détournèrent et refusèrent l'aumône de sa part : ils lui refusaient l'accès à la compassion du Bouddha. Ce fils de pêcheur aux idées simples, soldat bien malgré lui, en fut fort troublé. Honteux, il déserta son unité et alla se réfugier dans les montagnes de sa région natale. C'était une décision juvénile, immature, irréfléchie : les militaires ne furent pas longs à le localiser et à procéder à son arrestation.

Le déserteur Manh Di Meinh fut conduit à la triste et célèbre prison d'Insein où il fut jugé à huis clos par un tribunal militaire. On le condamna à la prison à vie : il savait ce que cela signifiait. Il survécut une année aux mauvais traitements et à la torture puis, une nuit, il s'éteignit dans sa cellule d'isolement, un sourire paisible aux lèvres. On jeta sa dépouille dans la fosse commune.

L'autre acteur de ce récit, le jeune moine qui survécut à la répression sanglante, ne sut jamais pourquoi la mort n'avait pas tranché le fil de sa vie ce jour-là. On raconte qu'il vécut longtemps, distribuant espoir et sourires à tous ceux qu'il rencontrait.

Ainsi dansent la vie et la mort au pays des dix mille pagodes. Si la crainte des barbelés ne vous refroidit pas, allez voir par vous-même : vous y apprendrez peut-être la véritable nature d'un sourire enfin libre.